

SUITES SANS FIN

Mon Dieu, que c'est énervant ! Ce médecin est certes sympathique, très accueillant, peut-être même compétent, mais qu'il est bavard ! Il est vrai que lorsque je suis allongé sur son fameux divan, je dis fameux parce que le Tout-Paris ou presque s'y est vautré, s'y vautre ou s'y vautrera, sa conversation ne me semble ni excessive ni insipide. Je préfère, et je ne suis pas le seul, hélas ! un psy qui vous renvoie la balle, je veux dire par là : qui dialogue avec vous, qui vous raconte un peu sa vie, plutôt que ces charlatans taciturnes qui se collent derrière vous et dont le silence obstiné vous contraint à une logorrhée inusitée, où des détails de peu d'importance se gonflent au point de devenir des affaires d'état. Non, vraiment, avec Challu, il s'appelle Challu, mais peut-être le connaissez-vous, de réputation du moins ? ... Non ? ... Ah ! vous êtes de province ! Ou de région, comme on dit aujourd'hui ! Alors, oui, il est possible qu'on ne le connaisse pas à Guéret, chef-lieu de la Creuse, ou à Audun-le-Tiche, en Moselle ! ... Qu'est-ce que je disais donc ? ... Ou plutôt : Qu'est-ce que je pensais ? Car toute cette intéressante conversation se passe en moi... C'est ce que Mauriac... Je veux parler du petit Mauriac... pas du grand, François... Non, de Claude, une espèce de « Papamadit » avant la lettre en quelque sorte... Il appelait ça : le dialogue intérieur... Mais est-ce lui qui, le premier, a employé cette tournure ? Ne serait-ce pas plutôt Virginia Woolf ? ... ou Louis-René des Forêts ? ... Comment ! Vous ignorez aussi qui est Louis-René des Forêts ! Ma parole, tout fout le camp ! ... Où en étais-je ? Je n'en sais plus rien ! Ah, cette mémoire ! ... Ça y est ! ... Eh bien oui : je discute avec moi-même. Vous savez, c'est très agréable. Personne ne me contredit... Oui, personne ne me contrarie. Et puis, ça passe le temps... Eh bien, le temps, il ne passe pas si vite que ça ! Je ne vais quand même pas faire conversation avec ces énergumènes assis là, juste en face de moi et qui attendent, eux aussi, le bon vouloir de Challu ! Mais attention ! Je suis arrivé avant eux ! Le prochain client... Voyons ! exprimons-nous correctement, dans le langage médical... le prochain patient, c'est moi ! ... Non, mais, regardez-moi celui-là qui n'arrête pas de se ronger les ongles ! Encore une psychose chronique... Et, naturellement, il ne veut pas admettre sa maladie... D'où cette automutilation dégoûtante ! ... Ça, il a vraiment besoin de Challu, lui ! ... Que dites-vous ? Et moi ? Mais moi, je viens ici parce que ça m'amuse... Et puis, ça se fait. De quoi aurais-je l'air dans une conversation si j'avouais que je n'allais pas chez Challu ? ... Snobisme, peut-être, mais il n'empêche que je ne suis pas ridicule !... En parlant de ridicule : et cette mijaurée qui dévore « Point de vue. Images du monde », à la recherche du dernier potin sur la Princesse du Ribelstein, du dernier mariage de Magdeleine de

Corinco et du dernier amant de Julius de Fumilsberg. Elle feuillette avidement le magazine, jamais rassasiée par ces tonnes d'inepties pour ménagères en mal d'aristocratie. Une frustrée qui doit reprocher chaque jour à son mari de s'appeler Dupont ou Martin et d'être sous-chef de bureau aux Assurances Castrothéodoriciennes !... Ne vous affolez pas : cela signifie simplement de Château-Thierry,... elle qui a toujours rêvé de grand bal à la cour, d'intrigues royales et de rencontres vespérales dans les bosquets du parc... Quel parc ? Mais je n'en sais rien, moi ! Et puis, quelle importance, que ce soit Versailles, Fontainebleau ou Choisy le Roi ? Elle est folle, ça se voit ! Alors, n'importe quel parc, n'importe quel bosquet et n'importe quel homme, à condition qu'il soit prince, à la rigueur duc, lui conviendrait ! ...Et celui-là, juste devant moi, qui me toise avec insolence ! ...Il se prend pour qui ? Pour le Roi de Prusse sans doute ! C'est vraiment lui le plus atteint ! Il redresse sa tête de coq qui se prépare au combat, il me fixe de ses yeux d'oiseau de proie comme s'il voulait me déplumer à coups de bec ! Et sa bouche qui s'abaisse aux commissures dans une moue de mépris ! ... Qu'est-ce que j'ai bien pu lui faire ? Rien, bien sûr : tout se passe dans sa pauvre tête de déséquilibré ! ... Quoi ? ... Mais c'est vous qui êtes fou ! ... Je suis devant une glace ? Ce n'est pas... Bon. Je ne discute pas. Je préfère me plonger dans la contemplation de cette reproduction d'un tableau célèbre... Mais de qui donc ? ... Oh ! Ça va me revenir...

D'abord, à droite, au premier plan, le visage étonnant d'une jeune femme dont le front, le nez et la lèvre supérieure sont éclairés par une lueur bleutée provenant, sans doute, d'une enseigne que je ne peux voir, le peintre l'ayant imaginée à la place du spectateur que je suis. Sans aucune forfanterie, je peux affirmer qu'elle me regarde avec insistance, et avec aussi une certaine effronterie. Visiblement, je lui plais... Mais si ! Qu'avez-vous à rire ? Je plais encore aux femmes, ... enfin, à certaines femmes. Et puis, mêlez-vous de vos affaires ! Et laissez moi contempler cette lionne ! Elle n'est pas mal, la bougresse ! Peut-être un tantinet vulgaire... Quoique... On s'en contenterait. J'aime surtout ce croissant de cheveux blonds, flous, légers comme ceux des très jeunes enfants ; l'artiste les a coiffés d'un bibi noir d'où s'échappent deux antennes qui vibrent au moindre hochement de tête. Et à grands coups de pinceau, aussi rapides que précis, il l'a habillée d'une ample robe sombre, aux vagues reflets bleus ou verts, avec des manches ballon et un col de plumes.... Ah, oui ! Je suis preneur !

Au centre du tableau, deux couples de bourgeois sont attablés autour d'une table en marbre. Une des femmes me tourne le dos. D'elle, je ne veux retenir que la chevelure agressivement rousse sur laquelle une espèce de volatile noirâtre bat des ailes quand elle s'agite. Et elle s'agite beaucoup. L'autre femme me fait face : la vulgarité de ses traits n'a d'égale que la sottise émanant de ses yeux à demi fermés. Les hommes, tous deux barbus, avec chapeau haut-de-forme ou chapeau mou, sont de dignes spécimens de la bourgeoisie fin de siècle qui vient s'encanailler dans les mauvais lieux... Mais lequel ?... Au lieu de sourire d'un air entendu, vous

feriez bien de m'aider ! Je ne connais pas ce genre d'endroit... du moins de cette époque... Pardon ? Oui, j'ai remarqué le fond vert et brun qui peut représenter des glaces ou des vitres donnant sur un parc... Non ? Ce n'est pas cela qui importe ? Ce sont les personnages de l'arrière-plan ? Ah, bon. ... En effet, cette femme debout qui nous tourne le dos et qui se recoiffe dans la glace...vous voyez bien que c'est une glace ! ..., devant cette autre femme en noir qui la regarde... Son nom ? Mais je ne la connais pas ! Comment voulez-vous que je la connaisse ? Je n'étais pas encore né, et loin de là ! ... Célèbre, dites-vous ? Une artiste ? ... Ah ! Une sorte d'artiste... Non, je ne vois pas. Je donne ma langue... Quoi ! C'est elle La Goulue ! Comment aurais-je pu le savoir ? C'est une femme qui se recoiffe devant une glace ! ... Un autre indice ? Les deux hommes qui passent, dans la partie gauche du tableau, derrière les bourgeois attablés... Mais... celui qui est le plus proche de nous ne peut pas passer ! Il n'est pas debout. Il doit être assis. Il est tout petit... Si ? Il est debout ? ... Mais alors... c'est un nain ! ... Et ce profil ! Ça, je connais ce profil ! C'est... Mais oui ! C'est Toulouse-Lautrec ! ... Il s'est représenté dans son tableau. Un autoportrait ?...Bien sûr ! La Goulue ! Toulouse-Lautrec ! ... C'est « Le Moulin Rose » ! Je suis au Moulin Rose !... Mince ! Vos bavardages m'ont distrait, et la petite qui me plaisait a disparu ! Ah, non ! La voilà ! Elle est entrain de sortir ! Bon, je me sauve ! Il ne faut pas rater une occasion pareille ! À bientôt, mon cher ! Peut-être... dans un autre tableau !

Où est-elle passée, la mâtime ? ... Ça marche vite, ces jeunesses-là ! ... Ah ! Je la vois ! ... Tiens ! Elle n'est pas aussi preste que je le pensais ! ... On dirait qu'elle m'attend ! Aurais-je mes chances ? ... Allons ! N'hésitons pas !

« Pardon, mademoiselle, puis-je me permettre... »

Elle s'est retournée, le sourire aux lèvres... Est-ce l'absence du reflet bleu sur son visage ? À moins que Toulouse-Lautrec, toujours amoureux de ses modèles comme tout peintre qui se respecte, l'ait embellie dans son « Moulin Rose »... Toujours est-il que je me retrouve, désappointé, devant une fille quelconque, aux lèvres sanguinolentes, avec des cheveux jaunes et un regard quémendeur qui me jauge pour savoir quel tarif elle peut m'appliquer.

Vite ! Réagir.

« Excusez-moi. Je me suis trompé...

- Eh ! Faut savoir ! On n'interpelle pas les jeunes filles comme ça dans la rue ! »

La voix est à l'image du visage. Une vraie poissarde ! Allez, il faut en faire mon deuil ! Tant pis ! Ou tant mieux ! De toute façon, je rentre... Un fiacre ? Non, j'ai besoin d'air. Paris est étrangement calme à cette heure de la nuit. Seul, le sifflement des becs de gaz... Tiens, un marchand de tableaux ! Je suis curieux de savoir ce qu'il a pu exposer. Quelques croûtes, sans doute...Qu'est-ce que je disais ! Des marines, et des marines, et encore des marines ! .. Ah, non ! Voilà un charmant tableautin du XVIII^e ! Et ça s'intitule ?... « À l'aveuglette ». Adorable ! Un Boucher, sans doute... Ou alors, un Fragonard ! ... Oui, un Fragonard. C'est vraiment délicieux,

enchanteur, ravissant, délicat, séduisant,...Halte ! En trois mots : il me plaît.

Une jeune personne, bien en chair, appétissante en diable, les yeux bandés par un foulard, avance, hésitante, les bras étendus non pas vers l'avant comme on pourrait s'y attendre, mais sur les côtés ; les doigts délicatement disposés pour plaquer des accords, elle semble avoir pris cette pose dans l'unique but de présenter à l'amateur admiratif sa poitrine largement dénudée par le décolleté d'une robe froufrouante. Sa tête légèrement renversée vers l'arrière lui permet de glisser un regard sous le bandeau. Elle triche, mais seul un observateur attentif peut s'en apercevoir, ce qui n'est pas le cas des deux personnages qui, autour d'elle, l'agacent de diverses façons, afin de la berner : d'abord, un jeune freluquet s'amuse, à l'aide d'une herbe fine, à titiller le coin de sa bouche qui, complaisamment, sourit ; et puis, vautré de tout son long sur les dalles du perron, un enfant grassouillet chatouille d'une tige flexible la main faussement hésitante de la malicieuse qui fait semblant de ne rien voir.

Soudain, lassée par ces jeux trop innocents, elle retire le bandeau et s'esquive en riant, poursuivie par son jeune amoureux. Intrigué, je les suis, mais de loin pour qu'ils ne soient pas effrayés par mon personnage étrange venu du XXI^e siècle, en jean et blouson de cuir. Ils pénètrent dans une chaumière digne du hameau de Marie-Antoinette ; je ne vais quand même pas jouer les voyeurs ! Et que dirait le peintre s'il m'apercevait dans son tableau ? Non, je préfère m'éloigner discrètement...

Aussi discrètement, la nuit s'est glissée sans que j'en aie pris conscience. Par bonheur, à ma droite, j'aperçois une lueur vacillante. Je me hâte vers elle, les bras en avant, le pied qui tâtonne, avec le bandeau de l'obscurité sur les yeux, ... et j'arrive sans encombre près d'une fenêtre éclairée. Juste un coup d'œil et...

C'est un vieillard qui dort, assis devant une table sur laquelle il appuie son bras droit ; sa main droite soutient sa tête, sa main gauche tient encore ouvert le livre qu'il a posé sur ses genoux. Son visage et son vêtement sont imprégnés par la couleur ocre qui semble émaner d'une bougie placée sur la table. Mais la source de lumière est masquée par un bras qui se tend vers le vieillard. Le bras de qui ? J'ai du mal à discerner le personnage qui me tourne presque le dos et qui reste dans l'ombre ; seule, sa figure tournée vers le dormeur est éclairée. Son ample tunique, resserrée sous la poitrine par une bandelette bariolée, s'assombrit peu à peu lorsque l'œil la contourne par la gauche. C'est une femme, sans doute : ses longs cheveux roux l'attestent. Elle paraît s'adresser à celui qui s'est assoupi et qui repose calmement dans la clarté vacillante de la bougie. Sa main gauche, fine, élégante, s'ouvre à moitié, la paume tournée vers le haut, comme pour soutenir ce qu'elle est en train de lui révéler.

L'immobilité parfaite des deux personnages, leur silence m'étonnent. J'ai l'impression d'assister à une représentation mimée. À moins qu'il ne s'agisse tout simplement, une fois de plus, d'une toile de ce peintre ignoré durant deux siècles et maintenant (mais quel maintenant ?), porté

au pinacle...

Le bruit sourd d'une galopade me tire de mes méditations. Au loin, on se bat, c'est certain. Une lueur d'incendie, là bas, au pied de la tour que j'aperçois sur ma gauche. Pas d'hésitation. Il faut que je me hâte. Peut-être, homme du futur, vais-je pouvoir prévenir un nouveau massacre des innocents... Mais, devant moi, une forme surgit. Je m'avance. C'est la femme du tableau. Elle a gardé la même attitude, le bras droit tendu vers moi, la main gauche levée, paume vers le ciel ; cette fois, elle me fait face et je peux distinguer la finesse incomparable de ses traits. Je me risque :

- Madame ! Madame ! Ou Mademoiselle ! Pourriez-vous...
- Je ne suis ni dame ni demoiselle. Je suis l'ange du Seigneur.
- Quoi ! L'ange du Seigneur ! Vous existez donc ?
- Tu le vois bien : je suis devant toi. Et tu l'entends bien : je parle avec toi.
- Mais que faisiez-vous donc avec ce vieillard qui dormait ?
- Ce n'est pas un vieillard ! C'est Joseph, le fiancé de Marie.
- Marie ? La mère de Jésus ? De Jésus le Christ ?
 - Oui, de Jésus le Messie. J'expliquais à Joseph la miraculeuse conception de celui qu'il allait considérer comme son fils. Et je lui ordonnais de ne pas contrarier les desseins de Dieu en répudiant Marie.
 - Mais il dormait !
 - Bien sûr. Toutes les révélations du Seigneur dont je suis le messager se font au cours d'un songe. Quand Joseph se réveillera, il se souviendra de tout ce que je lui ai dit durant son sommeil, et il accomplira la volonté de Dieu.
 - Mais, ce n'est pas possible ! Nous sommes grosso modo dix-sept siècles après la naissance de Jésus. Vous ne pouvez pas venir maintenant annoncer sa naissance !
 - Maintenant ? Que veut dire : maintenant ? Sais-tu à quel maintenant tu appartiens ? Est-ce le maintenant de la salle d'attente de ton médecin ? Le maintenant du cabaret où tu lorgnais une Marie Madeleine de pacotille ? Le maintenant de ces deux jeunes folâtrant au jeu de Colin Maillart avant de s'affronter en d'autres jeux ?
 - C'est vrai. Je suis un peu perdu.
 - Tout cela s'est passé, se passe et se passera.
 - Bien. Je comprends. Mais... je voulais vous demander...
 - Fais vite ! Il faut que j'aille annoncer à Élisabeth, celle qui enfantera Jean, la

visite de sa cousine Marie. Que veux-tu savoir ?

- Pourquoi n'avez-vous pas averti... pourquoi n'avertissez-vous pas... pourquoi n'avertirez-vous pas tous les parents des desseins d'Hérode ? Pourquoi Dieu a-t-il permis le massacre des Innocents ? Pourquoi permet-Il tous les massacres de tous les innocents de tous les siècles ? Était-ce, comme le dit Matthieu, pour que s'accomplisse l'oracle du prophète Jérémie : « *Une voix dans Rama s'est fait entendre, pleur et longue plainte : c'est Rachel pleurant ses enfants ; et elle ne veut pas qu'on la console, car ils ne sont plus.* » ?
- Les voies du Seigneur sont impénétrables... Il me faut partir et te quitter, petit homme. Ne réfléchis pas trop. Aie confiance.

Et l'ange disparaît. Plus d'ange. Que la nuit. Et le tambourinement des galops qui se rapproche.

Tout à coup, ils sont là, devant moi, pétrifiés dans les postures des cavaliers de Paolo Uccello.

Au centre du tableau, le capitaine Cotignola qui me fait face, casqué d'un couvre-chef extravagant, un gigantesque chapeau à plusieurs étages, peu adapté au combat. Son cheval noir se cabre en hennissant ; il semble regarder dans la même direction que le condottiere, vers la droite de la toile. C'est autour d'eux que s'ordonne l'ensemble. À gauche, un amas d'insectes caparaçonnés, la lance s'abaissant à l'horizontale, s'élançe au grand galop vers un ennemi invisible. Entre les pattes des chevaux, on peut apercevoir les jambes multicolores des gens de pied partant dans la même direction. À droite et derrière le personnage central, en attente d'un ordre, une multitude de cavaliers, la lance dressée, s'apprêtent à rejoindre ceux qui chargent, là-bas, dans la nuit.

Les pattes des chevaux, mais surtout les lances, verticales, horizontales ou obliques, tracent une sorte de treillage qui enferme le capitaine paradant vainement au cœur du tableau : « Défaite de saint Romain ».

- Holà, ruffian ! Gare-toi si tu ne veux pas être tarabouillé par nos destriers !

Cette charmante invitation, c'est bien sûr Cotignola qui me l'adresse. Prestement, je m'éclipse, et je fais bien ! L'escadron, virevoltant avec souplesse, se rue sur le chemin qui mène à la maison de l'ange et de Joseph. Mais avant que les reîtres ne l'atteignent, je vois un couple s'enfuir, la femme serrant dans ses bras un paquet de linges précieux ; et il me semble apercevoir au-dessus d'eux, dans le ciel qui s'éclaircit, une forme que je connais. À moins que ce soit simplement un nuage éclairé par les lueurs de l'incendie.

Car tout flambe. Les soudards s'en donnent à cœur joie ; avant d'aller batailler, il faut

bien se faire plaisir en brûlant les pauvres biens des jacques ! Plus rien ne reste, que des poutres calcinées qui fument dans le petit matin. De la pointe de la botte, je remue les cendres grisâtres. Tiens ! Un carré blanc que je retourne. Une photographie qui, miraculeusement, a échappé aux flammes.

Je reconnais l'avenue des Champs-Élysées avec, au loin, l'arc de triomphe de l'Étoile et, encore plus loin, celui de la Défense. Mais...que s'est-il passé ?... Les réîtres auraient-ils réussi à franchir les siècles ? ... Tout est en ruines !... Les devantures des magasins éclatées... Sur les trottoirs, des milliers de journaux déchirés balayés par le vent... Et personne... Pas une voiture... Aucun passant... Le silence... Ce n'est pas possible ! ... Je me retrouve seul, dans cette fin du monde... Je m'avance en titubant, et je me mets à hurler... Et dire que je ne connais même pas le nom du photographe qui m'a enfermé dans cette apocalypse sans fin !

- Eh bien, monsieur Lejeune, vous rêvez ? C'est votre tour maintenant. J'espère que le temps ne vous a paru trop long... Je vous en prie... Après vous...

Ou,

- Alors, chéri, tu t'écides, oui ou non ? On va pas rester ici toute la nuit ! Faut que j'retourne au Moulin Rose, moi !

Ou alors,

- Monsieur, je vous en prie... Aidez-moi à me débarrasser de ce grand niais qui ne sait même pas trousseur mon jupon ! Colin Maillart, c'est tout ce qu'il connaît !

Ou bien,

- Allons, petit homme, calme-toi. Tu verras : tu comprendras. Pour l'instant, ne pense pas, ne te torture pas, ne t'afflige pas. Tout est bien.

Ou encore,

- Alors, ruffian, t'as réchappé au massacre ? ... Ah ! on peut dire qu'on s'en est payé ! Mes ribauds n'ont rien épargné, ni personne ! ... Seuls, ces arcs de triomphe ont résisté à leurs lances et à leurs épées ! ... Mais ne t'en fais pas : on reviendra. Ce n'est pas fini !

Ou ...